

=====
"Lorsque les deux sont d'accord, ce qu'ils font sans contrainte, ça ne regarde personne,
mais ce n'est pas l'avis de la société et de leur famille dont ils sont les esclaves enchaînés et qui sont prêts à
les empêcher d'avoir leur propre plaisir, sauf s'il y trouve leur compte... ».

Il est bien connu que sous la troisième république, l'opéra et la comédie française, étaient le vivier réservé aux hommes politiques. Les parents se voilaient la face, mais savaient qu'il fallait que leurs filles passent par "là", s'ils souhaitaient qu'elles fassent une carrière... et qu'en même ils y trouvent leur bénéfice.

Il n'y avait aucune échappatoire, il fallait un protecteur haut placé. Comme on changeait souvent de ministre, il ne fallait pas manquer le coche et même en prendre plusieurs. Il y avait les ballets roses avec les filles, mais aussi pour certains, les ballets bleus avec les gars. On a rien inventé... D'autant que les filles étaient par la suite manipulées par certaines polices pour obtenir sur l'oreiller quelques confidences. Bien entendu, il s'agissait de celles qui étaient un peu plus âgées et qui vivaient sur leur passé d'artiste.

Je vais essayer d'écrire un petit conte sur ce sujet. Elle, c'est Gisèle. Je vais plus faire une ébauche, qu'une version définitive. Au départ des idées, ensuite du travail d'artisan, la création c'est : l'imagination et le travail. Elle raconte :

=====

Depuis ma plus tendre enfance, je rêvais, ou plutôt mes parents me faisaient rêver de danse, d'applaudissements et de fête, et pour cela, ils se lamentaient toujours des sacrifices qu'ils faisaient pour moi, pour que "j'arrive...". Le jour tellement attendu de la représentation privée devant ces "Messieurs" était arrivé.

J'ai bien entendu reçu de mes parents et professeurs consignes et recommandations, il fallait être : discrète, souriante, bien élevée, mais aussi docile et gentille, si j'avais la chance qu'un de ses messieurs me remarque et s'intéresse à moi et tout faire pour qu'il ait envie de me soutenir et me protéger dans mon ascension de vedette. Les lamentations et conseils suivaient : « *maintenant, il fallait commencer une carrière de plus en plus précoce et bien sûr, j'étais bien jeune et n'étais pas prête à certaines choses, mais... un peu plus tôt ou un peu plus tard... à bien y réfléchir, il valait mieux commencer plus tôt; il fallait prendre au plus vite les places libres...* ».

Mes parents, se voilaient la face et ne voulaient pas entendre ce qui se disait en coulisse, (d'autant que mon père avait eu, grâce à ma mère qui "connaissait quelqu'un", une super planque dans un ministère) et puis, ce qui se passait dans ces réunions, c'était un secret d'Etat, on "risquait la guillotine" si on questionnait ou si on racontait ce qui s'y passait. Autrement dit, tout le monde se bouchait les oreilles et se lavait les mains. Les filles, étaient en fait vendues contre avantages, comme des esclaves par leurs parents, à ces Messieurs. Pour certaines, dont je fus, ce n'était pas désagréable, bien au contraire. Pendant que les gamines de mon âge faisaient la vaisselle à la maison, moi je passais souvent des soirées à faire la fête, maquillées, en robes longues et escarpins pour avoir l'âge... des sorties non accompagnées. Celles qui résistaient à ces fêtes, et y prenaient du plaisir vrai ou simulé, avaient un avenir assuré du fait des relations qu'elles se

faisaient et des petites combines et tractations dont elles avaient connaissance.

Mais revenons à cette première soirée tant attendue. Nous avons dansé pour montrer à ses Messieurs la perfection de notre art. J'ai su plus tard, que ce qui les intéressait surtout, c'était plutôt nos petites culottes qui dégageaient bien haut nos cuisses par devant et arrondissaient comme des ballons nos fesses par derrière, plutôt que nos pointes et la perfection de nos gestes.

Nous, nous n'avions pas d'autre idée que de bien faire, en l'attente des applaudissements programmés, qui allaient faire de nous les vedettes de la soirée. On nous avait vaguement dit, que la fête commencée en public, allait se terminer en privé... avec l'examineur.

En fait, nos danses étaient une sorte de présentation, qui permettait à ces messieurs de choisir une de nous par préférence. Nous avions toutes des noeuds de couleur et de forme différents dans nos coiffures, et ces messieurs en notaient trois par préférence. Ensuite, un maître de cérémonie, était chargé de marquer à table notre place, à côté du demandeur prioritaire, compte tenu de sa position hiérarchique. Notre absence pour prendre une douche et revêtir une sorte d'uniforme standard - cheveux dénoués tombant sur les épaules, maquillage léger, voile de parfum, corsage en soie blanche brodé, culottes et bas blancs de coton, jupe courte plissée bleu-marine et petites bottes blanches - avait permis quelques tractations entre ces messieurs, pour nous échanger en contrepartie de certains avantages, mais bien entendu nous n'en savions rien.

Le décor posé, je commence mon récit :

En dansant, j'avais remarqué un monsieur entre deux âges, un peu raide, le visage long et pâle, les yeux clairs, le crâne légèrement dégarni, qui ne cessait de me regarder. Il contrastait avec ses voisins, au crâne rond, au visage rouge, aux petits yeux et bien plus âgés. J'ai eu la chance d'être sa voisine, beaucoup de chance... J'ai appris plus tard, qu'il venait d'être nommé ministre et était pour la première fois invité à ce genre de réception privée. Il ne voulait pas venir à cette soirée un peu spéciale, ce n'était pas son genre, mais ses "anciens" avaient tenu à ce qu'il entre dans leur cercle intime, pour s'y mouiller avec eux. C'était un moyen de pression qui le ficelait un peu plus à ses amis politiques. Rien ne lui était imposé: pas plus l'invitation, que le choix qu'il ferait d'une fille. Mais, en cas de réticence, il aurait été éjecté de son poste à la première occasion. Sa femme lui avait fait une scène, ayant deviné à quel genre de soirée ministériel, il était convié au château de C... Pour la calmer, elle avait eu en contrepartie, l'honneur de visiter officiellement un hôpital, d'avoir sa photo dans les journaux et ensuite de dîner chez les A... avec comme vis à vis, un gentlemen Anglais, qui l'avait raccompagné chez elle, après un détour d'une paire d'heures, dans la chambre de son hôtel pour lui montrer quelques bibelots qu'il avait rapporté d'Asie... Aussi, elle n'avait pas demandé à son mari-ministre d'explication, de peur que ce soit lui, qui lui en demande -.

A la fin du repas, le maître de cérémonie avait déclaré:

- Il va maintenant être procédé à l'examen final. Les jeunes filles qui le passeront avec de bonnes notes seront destinées à un bel avenir dans leur art, mais aussi dans la haute société... Veuillez sans plus attendre, gagner les salles d'examen privées.

Ces messieurs se sont levés, et comme un seul homme ont retiré les chaises des jeunes filles, leur ont tendu la main, marquant ainsi leur propriété et

ensuite offert leur bras. Puis, comme s'il s'était s'agit d'une procession, chaque couple s'est dirigé par un majestueux escalier au premier étage. Là, le long d'un long couloir chacun a recherché la porte qui lui était destinée. Mon ministre a poussé sa porte et s'est effacé pour me faire entrer en disant:

- Veuillez pénétrer mademoiselle.

C'était un assez grande pièce, un lit à baldaquin et une sorte de coin salon composé d'une table basse, d'un canapé et de deux fauteuils. Sur la table recouverte d'une nappe blanche en dentelle un plateau avec un seau à champagne, d'où dépassait un goulot doré entouré comme par un cache col d'une serviette blanche, et des verres du plus beau cristal. Il a de suite pris la parole, d'un air assez sévère :

- Votre professeur, madame Sisinowich à du vous indiquer votre mission?

J'ai récité ma leçon:

- Elle nous a dit: que nous avons l'âge à apprendre à nous comporter correctement avec des hommes de qualité...

- Et puis ?

- D'être très souple de caractère, douce, aimable et de nous laisser guider par notre examinateur et de le satisfaire en toute chose. Que vous aviez tous des connaissances en médecine et que l'examen comportait une partie physique. Il a approuvé de la tête d'un air entendu, tout en débouchant la bouteille de champagne et en a rempli au trois quart, deux coupes, avec des gestes élégants et retenus. Il m'en a tendu une, en me disant d'un air appuyé, qu'il faisait des vœux pour ma réussite professionnelle et personnelle. Il a ajouté "à votre beauté qui se révèle d'instant en instant et va totalement s'épanouir ce soir..." Il avait laissé sa phrase en suspend et enchaîné en disant: "maintenant buvons...". A table, je n'avais bu que de l'eau, mais là, il a insisté pour que je boive toute ma coupe. C'était la première fois que je buvais du vin et j'ai senti de suite ma tête tourner. Il a du sans apercevoir, car il m'a fait asseoir sur le canapé et est venu à côté de moi. Il me parlait de je ne sais quoi (....) Il avait mis sa main derrière ma nuque et caressait mes cheveux. J'essayais par un grand effort de volonté de paraître naturelle, toute surprise de l'effet que me faisait le champagne. Je pense que nous n'étions pas dans la chambre depuis plus d'un quart d'heure, lorsque j'ai entendu, venant de je ne sais où, un cri de douleur strident et n'est pu m'empêcher de dire:

- Qu'est ce que c'est.

Sans ce départir de son calme, le Monsieur - j'ai su qu'il se prénomait Jean-Jacques et dans l'intimité "Jackou" - m'a répondu:

- Ça doit être une de vos condisciples qui a vu une souris, elles ne sont pas rares dans ces vieux châteaux. - J'ai appris plus tard que c'était Nana qui avait poussé ce cri, pénétrée par son ministre sans ménagement, après avoir été poussée en travers du lit, à peine entrée dans la chambre: promptement trousseée, déculottée, tripotée, écartelée et violée. Pour la consoler, il lui avait dit: "C'est bien ! Vous avez réussi votre examen. C'est fini, maintenant nous pouvons dormir". Elle avait pensé que pour nous toutes, cela c'était passé pareil et que finalement en dehors de la douleur du moment, c'était un examen des plus facile. Moi, sur le moment, je m'étais contenté de la réponse de "Jackou", le cri ne se renouvelant pas. Jackou, le calme revenu, m'avait demandé :

- Etes vous satisfaite du cavalier que le sort à choisi pour vous ce soir?

Je n'ai pu me retenir dans la naïveté de ma jeunesse de dire:

- Comment pourrais-je dire que je ne suis pas satisfaite, alors que c'était le

plus bel homme de la soirée et je le pense le plus délicat. Et vlan...

- On dirait un compliment appris, mais admirablement récité...

- Non! Ce n'est pas un compliment appris. C'est une réponse à votre question. Et, je dois remercier le ciel de la chance que j'ai eu. Lorsque je pense que mes camarades vont passer leur examen avec certains de ces messieurs...

- Tous sont de qualité et de grand savoir.

- N'empêche que j'ai de la chance. Mais, il faut que je touche du bois pour qu'elle continue de m'accompagner.

- Elle le fera, si votre sincérité et votre spontanéité reste les mêmes.

Nous étions assis cote à cote sur le canapé. Le bon repas; la coupe de champagne; l'ambiance de la chambre; peut-être un soupçon de poudre aphrodisiaque au fond du verre; ou simplement la présence à mes côtés de Jackou (je n'arrive pas à l'appeler "le monsieur" dans ma narration) et j'étais transportée sur un autre monde... Il s'est penché vers moi en disant:

- Vous allez maintenant danser pour moi seul.

Un électrophone dans un coin n'attendait qu'un geste de sa main pour qu'un disque apporte la musique sur laquelle je devais évoluer. Un sorte de musique Arabe à la fois rythmée et lascive. Nos musiques occidentales, sont moins sensuelles et font que nous dansons avec jambes et taille souple, alors que sur cette musique, c'est tout le bassin et les bras et les mains qui dansent. Un moment, il s'est levé et a interrompu ma danse et prise dans ses bras. Il m'a fixée d'un regard quémendeur, alors qu'il était le maître, et m'a dit:

- Comme vous êtes belle et désirable. Je croyais voir une fée et j'ai dû me lever pour être certain de ne pas rêver. Mais, ce n'est pas un rêve, vous êtes bien réelle et j'ai envie de vous - envie de vous, ça ne voulait rien dire pour moi à ce moment, mais je me sentais faiblir dans l'étreinte de ses bras- La crainte d'être brutal ou de vous choquer me paralyse, mais l'attrait de votre bouche est pour moi irrésistible.

En disant ses mots, il avait passé sa main droite derrière ma nuque pour la retenir et de sa gauche, avec douceur, il avait tourné mon menton en face de ses lèvres qu'il avait posé avec délicatesses sur les miennes. C'était la première fois, que je recevais un baiser sur la bouche. Je me suis senti fondre. Les années de danses ayant créé des réflexes de forme de corps, je me suis littéralement collée contre lui, mes bras étreignant son dos sans le serrer.

Nous étions un rien titubant au milieu de la pièce, lorsque pris soudain d'une détermination spontanée, il s'est baissé, a passé son bras sous mes genoux et me soulevant sans effort, il m'a déposé devant le lit, dont il a rejeté la couverture faisant apparaître des draps de satin rose - la République n'est pas chiche pour ses représentants -. Il m'a soulevé à nouveau pour me renverser dessus. A ce moment, je ne savais rien du sexe, ni des hommes, mais je pense être née douée pour cette chose.

- Mais... Mais, monsieur... Que faites vous...?

Avec humour, il avait répondu en une seule phrase:

- J'ai eu peur que nous tombions sur le plancher et ont est jamais sûr de la propreté des dessus de lit...

Son intention n'était pas de me laisser reprendre mes esprits, aussi sa bouche s'était à nouveau posée sur mes lèvres, mais cette fois, il semblait vouloir les dévorer, il les aspirait, les suçait, les mordillait, tentait même de glisser sa langue entre mes dents. Je ne connaissais rien de rien des gestes de l'amour,

et notre échange de caresses buccales me semblait le summum des échanges érotiques. Notre jeux de bouche a duré longtemps et en silence, lorsque ce dernier a été troublé par des bruits qui venaient de la chambre contiguë à la nôtre. Je savais, qu'elle était occupée par une amie, "Gégé", qui y était entrée avec un examinateur, bel homme, mais un peu plus vieux que le mien. Je l'entendais parlait subitement assez fort, elle semblait presque crier. Curieusement, jusqu'à présent, on aurait même pas pu soupçonner sa présence, mais ce n'était plus le cas : "Non! Non! Pas ça! Non! Ah, ça non...! Pas ça... Puis un long silence... Un cri étouffé... Puis: "ça fait mal... Arrêtez, arrêtez... Ah... ça y est! Ah... oui! Oui! Oui! Tout... tout... Aaaah Aaaah... ah... ah... ah... Jackou était resté immobile, à l'affût comme moi-même, de chaque mot.

- Qu'est-ce qu'ils font ? Pourquoi, elle parle aussi fort ?

- Je pense qu'ils s'aiment.

- Mais comment ?

- *Comme ça!*

En disant ces mots, il avait repris ma bouche et précipitamment ouvert 130198 432 - 1648 -1704 - 2525 - 2567 –
02/07 = 2612